

le CLAE présente



Ateliers de lecture

13 14 15 mars 2009

LUXEXPO

Luxembourg-Kirchberg



26° Festival
des Migrations,
des Cultures et de la Citoyenneté

Pour une commune humanité

Texte 1 : L'expulsion

Murielle Szac

Editions Thierry Magnier, 2007, 43 p.

Extrait pp. 11-15

Passer à la télé, Bintou n'en rêvait pas, surtout dans ces circonstances-là. Tôt le matin, la police évacue l'immeuble délabré où elle vit avec sa famille. Des journalistes ne perdent pas une minute de cette agitation matinale.

Papa a ouvert la porte.
J'ai voulu me cacher
derrière maman,
mais il y avait déjà tous les petits.
Plus de place pour moi.
Pas d'autre endroit
pour se mettre à l'abri.
Papa parlait avec les policiers :
— Nous ne sommes pas
des squatteurs,
nous sommes chez nous.
Celui qui avait l'air d'être le chef
a répondu :
— Ne discutez pas monsieur,
nous avons un ordre d'évacuation
de cet immeuble. Vos enfants
ne peuvent rester ici.
Il y a des risques d'incendie,
cet endroit est insalubre.

Insalubre ? Qu'est-ce que
ça veut dire ? J'ai regardé
mon chez-moi, je ne comprenais pas
pourquoi il fallait partir, comme ça,
dans la nuit noire.
Bien sûr, c'est minuscule.
Nous avons deux pièces,
tout en longueur, pour nous loger
à neuf. Dans l'une on dort,
dans l'autre on vit.
Depuis que je suis née, j'habite ici,
ça fera dix ans la semaine prochaine.
J'ai toujours vu la peinture
se décoller des murs.
Les petits adorent
en ramasser les miettes.
Il faut éviter qu'ils l'avalent,
parce que ça rend très malade.
Une lumière a fait irruption

dans la pièce, aveuglante, brutale.
J'ai mis ma main devant les yeux
pour me protéger. Aussitôt
les policiers se sont agités.
Ils sont entrés en poussant un peu
papa. J'ai vu une grosse caméra
derrière eux. Et, au-dessus
de la caméra, il y avait
un projecteur puissant : c'est de là
que venait cette violente lumière.
Les deux journalistes
ne perdaient pas une minute
de notre expulsion.
Les petits ont hurlé plus fort.
Surtout quand les policiers
les ont pris dans les bras
et ont dévalé les escaliers.
Maman avait l'air égarée,
elle gémissait, tournait en rond,
lançait pêle-mêle quelques affaires
dans un sac. Papa criait aux policiers
qu'ils n'avaient pas le droit.
Ils se sont jetés sur lui à plusieurs,
l'ont plaqué contre le mur
et lui ont crié de se calmer.
Comme il ne se calmait pas,
ils l'ont menotté.
Et la caméra filmait, filmait.

Texte 2 : L'expulsion

Murielle Szac

Editions Thierry Magnier, 2007, 43 p.

Extrait pp. 19-23

Alors que toutes les personnes de l'immeuble dans lequel habite Bintou sont expulsées par la police, la jeune fille raconte ses impressions. Elle est aussi surprise que tous les habitants du quartier soient venus protester.

L'escalier ressemblait
à un poulailler en folie. Ça criait,
ça courait partout. Il y avait
des policiers à tous les étages
et chaque famille sortait
en traînant des paquets ficelés
à la hâte ou des sacs débordants.
Je ne sais pas comment
nous sommes arrivés en bas,
j'ai un trou noir dans la tête.
Mais je me souviens très bien
de ma stupeur en sortant
du couloir sombre qui mène à la rue :
une rangée de policiers casqués
formaient une allée. On aurait dit
une haie d'honneur, comme celle
qu'on avait faite à la sortie
de la mairie pour encadrer Safia
et Moktar, le jour de leur mariage.
Mais là pas de riz,
pas de pétales de fleurs
ni de youyous,
juste une rangée de dos
et de casques.
Pourtant j'ai entendu des cris,
des appels, venant de l'autre côté
de la rangée de policiers.
Des voix hurlaient :
« Non aux expulsions ! »
« Laissez-les chez eux ! »
Qui pouvaient venir ainsi à notre aide ?
Je n'ai pas pu me poser
plus longtemps la question,
les policiers me poussaient
dans un bus garé
juste en face de notre immeuble.

À l'intérieur du bus,
j'ai retrouvé presque tous les enfants
de l'immeuble. Les plus petits
étaient accrochés aux bras des mères

ou des grandes sœurs. Bizarrement,
on n'entendait plus aucun pleur.
Aminata est montée derrière moi.
J'ai essayé de lui sourire,
mais ça ne passait pas mes lèvres.
— Regarde dehors,
m'a-t-elle murmuré à l'oreille,
il y a la maman de ta copine Lucie.
Juste à côté d'elle,
j'ai vu la maman de Solveig.
Il y avait aussi le papa de Pauline.
Et celui de Paul et Léa, les jumeaux.
Paul, c'est mon amoureux,
mais c'est un secret.
Il y avait beaucoup d'autres têtes
que je connaissais,
des voisins du quartier.
C'étaient eux qui criaient si fort
contre notre expulsion !
Soudain j'ai bondi :
— Aminata,
il y a aussi ta prof principale !
— Oh là là, la honte,
a murmuré Aminata, pourvu
qu'elle ne m'ait pas vue passer...
Moi je trouvais plutôt super
ces gens venus nous défendre,
mais Aminata, elle, aurait voulu
se faufiler dans un trou de souris,
disparaître sous terre.

Texte 3 : L'expulsion

Murielle Szac

Editions Thierry Magnier, 2007, 43 p.

Extrait pp. 35-40

Bintou, après l'expulsion ratée de la matinée, a passé la journée à l'école. Le soir même, elle revit les événements de la journée à travers le journal télévisé. La colère monte en t-elle.

C'est ce soir-là
qu'on nous a *vus* à la télé.
La journée à l'école
s'était passée comme d'habitude.
J'en avais presque oublié
les événements du matin.
C'est seulement à la sortie
qu'une grosse boule m'a serré
la gorge. Est-ce qu'on allait
retrouver nos parents
et notre maison ?

J'ai couru, couru, sans m'arrêter.
Le chemin m'a semblé très long.
Je suis arrivée tout essoufflée.
La rue était calme. Plus rien
ne restait de l'agitation du matin.
J'ai gravi les étages quatre à quatre.
Je les monte toujours très vite,
je n'aime pas l'odeur de l'escalier.
Une odeur de moisi et de poussière
à laquelle se mélangent
les relents de friture.
On dirait que les marches en bois
aspirent toute la saleté
et la gardent prisonnière.
Et puis, il y a aussi les fenêtres
de notre cage d'escalier
que je déteste. Elles sont barrées
par d'énormes poutres de bois.
Quand ils les ont installés,
ces gros barreaux en travers,
ils ont dit que c'était
pour consolider l'immeuble,
histoire d'éviter qu'il ne s'effondre.
Ils en ont mis aussi aux fenêtres
chez Safia. Elle, ça lui est égal,
c'est comme si elle ne les voyait pas.
Moi, je trouve qu'on dirait
des barreaux de prison.

Arrivée devant notre porte,
j'ai reconnu la voix de maman
et d'un coup ça m'a fait chaud
à l'intérieur de moi. J'ai bondi,
je me suis jetée dans ses bras,
et je me suis mise à pleurer.

Quand le journal a commencé,
on était serrés autour de la télé.
Dès les premières images,
j'ai eu le vertige.
On nous voyait nous, paniqués,
les petits criant, les femmes hurlant
au milieu des flics.
Toutes les images défilaient très vite.
Je venais à peine de me découvrir
en gros plan, quand la maman
de Lucie est apparue sur l'écran.
Elle disait que c'était une honte
de nous expulser. Elle parlait vite
et fort, elle avait l'air très en colère.
Le journaliste disait que les parents
du quartier étaient furieux.
Il disait aussi qu'un ordre
avait été donné à la police
de suspendre son intervention,
mais que nous risquions toujours
d'être fichus dehors
d'un jour à l'autre.
Moi, ça faisait longtemps
que je n'écoutais plus.
Très exactement depuis le moment
où l'on avait vu papa
menotte contre le mur.
Une vague de colère
m'avait submergée.
C'était fini, jamais plus
je ne pourrais retourner à l'école,
j'aurais trop la honte.

Texte 4 : tu peux pas rester là
Jean-Paul Nozière
Editions Thierry Magnier, 2008, 175 p.
Extrait pp. 151-155

Mei est née en Chine. Elle vit depuis six ans à Sponge avec Hua, sa mère, qui s'échine au noir pour un tout petit salaire dans un atelier de confection. Aucune des deux n'a de papiers français. Or les gendarmes de Sponge ont reçu des ordres : il faut faire du chiffre et donc expulser les sans-papiers de la ville. Tom, Léo, la directrice de l'école, le clochard du square, et pleins d'autres encore, vont se mobiliser pour que Mei et Hua restent à Sponge où elles ne mettent pas en danger l'ordre social ni économique du pays.

Les expulsions des ressortissants chinois se compliquent à Sponge. Maxime Pérta, en tant que brigadier-chef, doit coordonner les ordres émis par la préfecture. Mais il est aussi le papa d'un garçon qui est le meilleur ami de Mei, menacée avec sa maman par cette obligation de quitter le territoire français (OQTF). Considérant cette mesure indigne, il décide de ne pas obéir aux ordres de son supérieur, l'adjudant Antoine Berlac, et pour mieux protéger Mei de la cacher chez lui dans la brigade. Personne n'ira chercher la jeune fille ici. C'est sans compter sur la volonté de son supérieur qui décide pour le raisonner de lui parler loin des oreilles indiscretes de la brigade. Alors qu'il frappe à la porte, il tombe nez à nez avec Mei. Loin de se dégonfler, la jeune fille le défie.

Les gendarmes quittèrent le bureau. L'adjudant se laissa tomber lourdement dans son fauteuil. Il transpirait. La chaleur caniculaire de ce 25 septembre n'expliquait pas à elle seule que sa chemise bleue réglementaire soit trempée.

— Ils m'emmerdent sérieusement, ces chine-toques, dit Berlac à voix haute.

Il rassembla les papiers éparés sur son bureau en poursuivant ses commentaires.

— Comme si on n'avait pas assez de problèmes avec les Français.

Il croisa les bras, s'y appuya. Le silence l'environna. Berlac considéra ses doigts courts, nappés de nicotine. Il fumait trop. Il dormait mal. Il digérait mal. Il se souvint de sa dernière tentative de convaincre Maxime. Le matin même.

— *Merde, merde et merde, murmure Antoine Berlac.*

L'adjudant piétine derrière la porte de l'appartement de Maxime Pérta. Il ne parvient pas à se décider. Il est à peine huit heures du matin et, le samedi, Pérta ne prend son service qu'à midi. « Je

frappe ou pas ? » se demande Berlac, tout en doutant que discuter encore avec Maxime sera inutile. La veille, tard dans son bureau, le brigadier a annoncé sa décision.

— Interpeller Hua Zhu et sa fille Mei est indigne. Les placer à Lyon, en centre de rétention, est indigne. Les expulser vers la Chine est indigne. Je ne le ferai pas, Antoine. J'avertirai mes collègues de ce refus d'obéissance et les préviendrai des graves conséquences qu'il entraînera, non seulement pour moi, mais peut-être aussi pour la brigade.

— Tu joues gros, Max. Au mieux une dégradation et une mutation. Au pire...

Max hausse les épaules.

— De toute façon, si je participe à l'expulsion de cette gamine et de sa mère, je ne pourrai plus enfiler mon uniforme le matin. Les dés sont jetés, Antoine.

Berlac se frotte énergiquement le menton et se décide à appuyer sur la sonnette. Il y a une chance sur un million pour que la nuit ait porté conseil au brigadier-chef Pérिता et qu'il soit revenu sur sa décision. Il doit pourtant essayer.

Il entend courir à l'intérieur de l'appartement. La voix de Tom crie : « Non, n'ouvre pas ! » Pourtant, la porte s'ouvre. Une petite fille, très belle, en pyjama bleu sur lequel est brodé une inscription : « Je m'aime. »

Berlac sait aussitôt qui est la fille. Il rougit, pâlit, ouvre enfin la bouche et débite une stupidité.

— Ton papa est là ?

Tom déboule dans le couloir et répond à la place de Mei Zhu, la petite Chinoise.

— Non, Antoine, papa est sorti nous acheter des croissants.

Le fils de Maxime dit lui aussi une stupidité.

— Ma cousine... Heu... Irma...

La fillette sourit. Des yeux magnifiques, très lumineux, qui semblent déborder d'un rire qu'elle retient. Elle dit :

— Entrez, si vous voulez. Je vois que vous êtes gendarme.

Elle lui tend la main.

— Bonjour, monsieur.

Berlac et Tom Pérिता se tiennent sur le seuil, comme deux idiots, la bouche ouverte. Le visage du gamin est aussi blanc que le papier peint qui recouvre les murs du couloir.

— Je m'appelle Mei Zhu, explique la petite fille. Je suis chinoise, j'ai dix ans et je suis OQTF. Vous savez ce que ça veut dire OQTF?

L'adjudant, subjugué, dit « Oui, oui », permettant ainsi à Mei de poursuivre tranquillement ses explications.

— La police ne veut pas que ma mère... elle s'appelle Hua, ma mère... elle ne veut pas que ma mère et moi restions ici à Sponge, elle veut nous expulser en Chine, alors on se cache et moi je dors chez Tom. Son père est gentil. Je dors ici depuis quinze jours. C'est vous qui allez nous expulser ?

« Bon Dieu, pourquoi elle sourit autant, se demande l'adjudant, pourquoi elle est si petite, si fragile, si minuscule, si belle, si... si enfant ? »

Antoine Berlac hausse les épaules, marmonne « Non, non », sans trop savoir à quoi il dit non, puis tourne le dos à Mei et descend l'escalier.

[...]

Antoine-Berlac consulta sa montre. Treize heures quarante-cinq. Il devait rejoindre sa brigade. Demain, tout serait terminé. La routine reprendrait. Qui penserait encore aux Chinois dans quinze jours ?

L'adjudant traversa son bureau et se retourna, regardant la pièce avec inquiétude, comme s'il redoutait de ne jamais y remettre les pieds. Il parla à voix haute, afin de s'encourager :

— De toute façon, les Spongeois se foutent des étrangers en général et des Chinois en particulier. Ils attendent de nous qu'on applique la loi.

Il quitta le bureau en claquant la porte derrière lui.

Texte 5 : **Messenger**

Lois Lowry, traduit de l'anglais par Agnès Desarthe

Medium, 2004, 192 p.

Extrait pp. 101-103

Avant, Village était un havre de paix. L'hospitalité et la bienveillance y régnait. On y chantait souvent. Les malheureux y trouvaient refuge et ni leurs faiblesses ni leurs différences n'étaient tenues pour des défauts. Mentor était un maître d'école sage et respecté. Le Troc servait à échanger des biens agréables et nécessaires. Et puis, l'inquiétude et le secret ont fait leur entrée à Village. Quelque chose a changé.

Matty a naguère été accueilli à bras ouvert à Village, alors qu'il était réfugié révolté, abîmé par la violence et la misère, et voilà qu'il entend parler d'un projet de fermeture des frontières. Le Troc aurait-il transformé les gens de Village ?

L'un après l'autre, les gens prenaient la parole, et Matty identifiait, l'un après l'autre, ceux qui avaient troqué. Certains de ceux qui avaient été les plus industriels, les plus aimables et les plus vigoureux de tous les citoyens s'avançaient à présent sur la scène et hurlaient leur vœu de voir les frontières se fermer pour que « nous » (Matty frissonna en entendant cet usage du « nous ») n'ayons plus à partager nos ressources.

Nous voulons tout le poisson pour nous.

Notre école n'est pas assez grande pour accueillir aussi leurs enfants : seulement les nôtres.

Ils ne s'expriment même pas correctement. Nous ne les comprenons pas.

Leurs besoins sont trop nombreux. Nous ne voulons plus nous occuper d'eux.

Et, pour finir :

Nous l'avons fait pendant assez longtemps.

De temps à autre, des citoyens isolés, qui n'avaient jamais troqué, se rendaient sur la scène et tentaient de parler. Ils racontaient l'histoire de Village, chacun expliquant comment il avait fui la pauvreté et la cruauté pour trouver enfin le secours et l'accueil dans cet endroit qui l'avait adopté.

L'aveugle décrivit avec éloquence le jour où il avait été transporté ici, à moitié mort, et les longs mois qui avaient suivi, durant lesquels les habitants de Village l'avaient soigné jusqu'au jour où, bien que n'ayant pas recouvré la vue, il se sentit enfin chez lui, dans cette communauté qui était devenue son nouveau foyer. Matty commençait à se demander s'il ne faudrait pas que lui aussi monte à la tribune pour s'exprimer. Il en avait envie car, pour lui aussi, Village était devenu son nouveau foyer, Village l'avait sauvé, mais il se sentait trop timide. Puis il entendit l'aveugle se mettre à parler pour lui :

— Mon garçon est arrivé ici il y a six ans, c'était un petit enfant à l'époque. Beaucoup d'entre vous se rappellent le Matty de l'époque. Il passait son temps à se bagarrer, à jurer, à voler.

Matty aimait entendre ces deux mots, « mon garçon », qu'il n'avait jamais entendus dans la bouche de l'aveugle. Mais il était gêné de voir les gens se retourner pour le regarder.

— Village l'a changé, Village a fait de lui ce qu'il est aujourd'hui, dit l'aveugle. Il recevra son vrai nom très bientôt.

Durant un instant, Matty espéra que Meneur, qui était toujours sur la scène, lèverait la main pour obtenir le silence, appellerait Matty, placerait sa main sur son front, puis annoncerait son nouveau nom.

Cela arrivait parfois.

Messenger. Matty retint son souffle, espérant que cela arriverait.

Au lieu de ça il entendit une autre voix, pas celle de Meneur.

— Je me rappelle parfaitement comment il était ! Si nous fermons les frontières, nous n'aurons plus à supporter ce genre d'énergumènes ! Nous n'aurons plus besoin de nous occuper de voleurs, de fanfarons et de gens qui ont des poux sur la tête, comme Matty à l'époque, quand il a débarqué ici !

Matty se tourna pour voir qui parlait. C'était une femme. Il était estomaqué, comme s'il venait de recevoir un coup de poing. C'était sa voisine, celle-là même qui lui avait cousu des habits neufs à son arrivée. Il revoyait la scène : lui en haillons, elle prenant ses mesures, puis enfilant son dé pour coudre ses vêtements. Elle avait une voix douce à l'époque, et lui parlait gentiment, tout en cousant.

Depuis peu, elle possédait une machine à coudre, très perfectionnée, et des rouleaux de tissu avec lesquels elle créait des vêtements raffinés. À présent, c'était l'aveugle qui cousait les tenues toutes simples que Matty et lui portaient.

Alors elle aussi, elle avait troqué, et elle n'en avait pas qu'après lui, elle en voulait au monde entier.

Sa voix en entraîna d'autres, et à présent, un grand nombre de gens criaient : « Fermez Village ! Fermez les frontières ! »

Matty n'avait jamais vu Meneur si triste.